

ENTRETIEN

Ismail Kadaré

l'Albanais

« Je ne trouve pas mon pays aussi isolé qu'on le dit »

AUX confins de l'Europe, l'Albanie est une « terre inconnue » d'où ne nous arrivent de temps à autre que des informations infimes et non vérifiables à l'occasion de la mort d'un chef historique, du premier voyage officiel de tel ou tel homme politique occidental entouré de journalistes et d'industriels, ou de manifestations à propos du Kosovo que revendiquent à la fois les Serbes et les Albanais. Pourtant, depuis une quinzaine d'années, nous parvenons régulièrement des traductions des œuvres en prose d'un grand – du grand – écrivain Ismail Kadaré : une dizaine de livres publiés en France (depuis *le Général de l'armée morte*, qui nous le révéla en 1970) en font sans doute un des hommes de lettres contemporains les mieux représentés dans le catalogue de l'édition française.

Ses livres mêlent sans cesse le présent et le passé, les souvenirs de l'Illyrie romaine (Aurélien, Dioclétien et Constantin étaient natifs d'Illyrie) et de Byzance, la défaite devant les Turcs qui islamisa le pays pour un demi-millénaire, les combats contre les fascistes italiens, l'amitié puis la rupture avec l'URSS, la liaison presque aussi vite interrompue avec la Chine... Tout cela dans une vision fantastique et réaliste à la fois, qui reprend sans cesse la tradition orale et la poésie épique, les fables et les ballades marquées par les écoles ottomanes et la veine grotesque du quotidien. Tout en côtoyant toujours au plus près le royaume des morts (1)... Et curieusement, cette prose si étrangère, si fantastique, nous est parfaitement accessible : l'allégorie devient lisible sous une quantité de facettes, tandis que le merveilleux s'insinue partout. C'est la marque d'un très grand écrivain

qu'on laisse parfois venir en France – où il commence vraiment à être reconnu par les lecteurs – et qui vient de passer quelques jours à Paris, où nous l'avons rencontré.

..

Ismail Kadaré a tout juste cinquante ans. Lisse, souriant, attentif derrière ses grosses lunettes d'écaille, il en paraît beaucoup moins. Il parle un bon français qu'il affine, semble-t-il, de voyage en voyage, ayant débuté tard dans l'apprentissage de notre langue, vers 1970, lorsque son premier roman fut traduit et que la perspective de ne pouvoir ni comprendre ni se faire comprendre lui parut tout à fait insupportable.

**« Je m'appelle Ismail.
Je n'ai rien de musulman »**

« Vous êtes né dans le Sud, près de l'Épire, dans une ville qui n'était pas la capitale (mais qui avait vu naître en 1908 Enver Hodja, le chef historique du parti communiste albanais).

– Ma ville, Gjirokastra (Argyrokastron de l'Antiquité) n'était pas une capitale, *sourit Kadaré*, mais elle, pendant des siècles, elle était plus connue que la capitale. Tirana était une toute petite bourgade de dix mille habitants que Gjirokastra était la grande ville de l'Empire romain au sud ; qu'au nord, on trouvait déjà Shkodar et au centre, au bord de la mer, il y avait Durrës, où Cicéron avait une maison.

Propos recueillis par
NICOLE ZAND

(Lire la suite page 19.)

(1) Pour mieux comprendre l'histoire de la littérature albanaise, on lira *l'Anthologie de la prose albanaise* présentée par Alexandre Kotos chez Fayard (1983).

Entretien avec Ismail Kadaré

(Suite de la page 15.)

» Dans tous les documents, on lit que Cicéron venait parfois passer les vacances à Durrës, et que l'empereur Auguste avait fait ses études non loin de là.

» Je m'appelle Ismail, mais je n'ai rien de musulman.

» Quand je suis né, l'Albanie avait un roi, Zog I^{er}, un roi sans qualités qui s'était proclamé roi en 1928, après avoir été premier ministre et président de la République, et qui fut renversé en 1939 par les Italiens, qui se sont présentés comme les « libérateurs de l'Albanie » (il rit). L'Etat albanais s'était formé en 1912, après l'effondrement de l'Empire ottoman. C'était vraiment un Etat très bizarre. La capitale était à Durrës, où se trouvaient les ambassades de tous les pays d'Europe, qui se livraient à des intrigues incroyables : la Turquie voulait revenir, l'Italie et l'Autriche-Hongrie avaient des vues sur l'Albanie, la Grèce aussi, la France aussi. Et quand a éclaté la première guerre mondiale, tous sont partis et nous ont laissés en plein chaos.

Ouvres en français

Le Général de l'armée morte, Albin Michel, 1970, Le Livre de Poche.

Les Tambours de la pluie, Hachette Littérature, 1972 (épuisé) ; Folio ; Fayard, 1985.

Chronique de la ville de pierre, Hachette Littérature, 1973 (épuisé) ; Folio ; Fayard, 1985.

Le Grand Hiver, Fayard, 1978 ; Points.

Le Crépuscule des dieux de la steppe, Fayard, 1980.

Avril brisé, Fayard, 1981 ; Le Livre de Poche Biblio.

Le Pont aux trois arches, Fayard, 1981 ; GF Flammarion.

La Niche de la honte, Fayard, 1984.

Invitation à un concert officiel et autres récits, Fayard, 1985.

La Ville du sud, nouvelles, POF, 1985.

Ismail Kadaré et la nouvelle poésie albanaise, par Michel Métails, P.-J. Oswald, 1973.

— Vous vous souvenez de la guerre ?

— Oui, je me souviens (silence). Nous étions occupés par les Italiens, mais, au début de la guerre, l'Albanie a attaqué la Grèce et imaginez-vous qu'après un demi-siècle l'Albanie et la Grèce sont toujours en état de guerre ! Depuis des années on parle d'un traité de paix. C'est la situation la plus absurde du monde. On accuse parfois l'Albanie d'être très fermée, mais il y a chez nous des choses bizarres comme cette guerre qui ne se finit pas. C'est incroyable, non ?

— Vous avez grandi dans un pays qui avait rompu ses relations avec à peu près tous les pays, voisins ou lointains, dans un pays très secoué par l'histoire...

— La Résistance avait été très forte, alliée aux partisans yougoslaves contre les Italiens. Un gouvernement avait été constitué dès 1942 à la fois contre le fascisme et contre la bourgeoisie du pays, surtout le féodalisme. La première rupture, ce fut avec la Yougoslavie en 1948, mais les dissensions avaient commencé bien avant à cause du Kosovo... Nous n'avons pas de relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne non plus, à cause du trésor de la Banque nationale d'Albanie qui est bloqué à Londres depuis la fin de la guerre ; nous ne pouvons pas rétablir des relations tant que le trésor albanais reste à Londres (il sourit, impuissant devant ces absurdités en chaîne qui évoquent cette autre absurdité qui conduisit pendant deux années un général italien à s'échiner pour rapatrier une « armée morte »...).

— Le Général de l'armée morte était votre premier roman, publié à vingt-quatre ans. Vous

avez toujours voulu être écrivain ?

— J'ai toujours su que je le voulais. A dix ans je lisais *Macbeth*, j'adorais les histoires de fantômes. J'ai publié très tôt, à dix-sept ans, des poèmes. J'ai terminé mes études dans ma ville natale où il y avait un lycée célèbre, plus célèbre que celui de Tirana, après je suis allé à l'université puis j'ai été envoyé à l'Institut de littérature de Gorki à Moscou.

Moscou, était une grande ville, comme je n'en avais jamais vu. Je connaissais déjà la culture russe, la langue. Je suis arrivé en 1958, juste après le Festival de la jeunesse, en pleine libéralisation. L'Institut se trouve près de la statue de Pouchkine et j'habitais près de la prison de la Boutirka. Les filles étaient jolies. Comme étudiant, j'étais heureux. Mais j'étais malheureux comme écrivain. J'étais entouré de médiateurs, de fonctionnaires qui voulaient être écrivains. Dans mon cours, il n'y avait que des médiocres.

» Ils sont restés inconnus. Je vois parfois leurs noms quand on publie des listes de décorations !...

— Dans le *Crépuscule des dieux de la steppe*, vous avez évoqué la rupture entre votre pays et l'URSS et la détérioration des liens, de tous les liens, le « temps de la perfidie » des dieux rabougris, ces « dieux scythes qui allaient gonfler leurs joues terribles pour balayer mon pays de la surface du globe ».

— Vous, en Occident, vous ne voyez pas Khrouchtchev avec les mêmes yeux que nous, vous ne comprenez pas qu'entre lui et nous c'était la haine. Terrible, dangereuse... (La déstalinisation, il n'en parle pas. Pas plus qu'il ne cite le nom de Staline, dont la statue se dresse toujours au centre de sa capitale.)

» Quand je suis rentré en Albanie, je suis entré dans le principal hebdomadaire littéraire *Drita* (la Lumière) ; cinq ans plus tard, j'étais écrivain professionnel, salarié, membre de l'Union des écrivains. J'avais trente ans. Je recevais un bon salaire, le même qu'un directeur d'usine, plus qu'un ingénieur. C'est une sécurité. Lorsque vous recevez des honoraires vous en reversez un quart à la caisse de l'Union des écrivains.

— Vous avez publié beaucoup de nouvelles, des poèmes, cinq romans (*Novembre d'une capitale* n'est pas encore traduit), vos livres sont tous très populaires en Albanie et pourtant vous avez parfois subi de vives critiques pour « traitement subjectiviste des événements historiques » notamment en 1982...

— Quand un livre sort, la critique s'en empare. J'ai été plusieurs fois critiqué, parfois d'une manière très forte. Ça n'a rien changé à ma façon d'écrire.

— Vous avez été pendant longtemps député à l'Assemblée populaire de votre pays. Elu trois fois entre 1970 et 1982. Pourquoi n'êtes-vous plus député ?

— Parce qu'on ne m'a plus proposé de l'être.

— Qu'est-ce qui a changé depuis la mort d'Enver Hodja ?

— Il n'y a pas de changement. Toute l'histoire de l'Albanie d'aujourd'hui est liée à Enver Hodja.

— Comment voyez-vous la situation du Kosovo, peuplé d'Albanais mais qui dépend de la République yougoslave de Serbie ?

— C'est une histoire de haine millénaire entre deux peuples, entre Serbes et Albanais. De notre côté, l'attitude est très claire. Pour nous, l'éclatement de la Yougoslavie serait un malheur. Et pas seulement pour nous... L'Albanie soutient la demande du Kosovo d'être une république. Les Serbes refusent parce que c'est là, disent-ils, qu'est « le cœur de la

Serbie ». C'est vrai, les Slaves sont arrivés là au septième siècle. Mais avant, qui était là ? Les Illyriens. Nous.

— Nous voilà ramenés aux éternels et insolubles conflits balkaniques. Comment cela peut-il finir ?

— Je ne sais pas. Je viens de terminer une longue nouvelle là-dessus : *La caravane de la nuit s'est pétrifiée*. C'est l'histoire d'une jeune fille serbe fiancée avec un garçon albanais. La caravane venue chercher la mariée s'est changée en pierre pendant le voyage et le mariage a été rendu impossible. L'inspiration populaire s'est emparée de cette haine, il existe une chanson de geste avec deux variantes, en albanais et en serbo-croate : tous les héros sont albanais dans la version serbo-croate, et inversement. Ces deux versions sont passionnantes à étudier.

» Mon attitude d'écrivain, c'est de dépêtrifier. Cette haine doit s'interrompre. A présent, nos deux caravanes sont pétrifiées et le mariage impossible.

— La longue nouvelle qui vient de paraître sous le titre *Qui*



LOUIS MONNIER

a ramené Doruntine ? traite aussi de la question des « mariages lointains ». Cela se passe au douzième ou au treizième siècle, avant la conquête turque, alors que l'Albanie est gouvernée par des princes qui se marient entre eux exclusivement et qui voient, avec effroi, Doruntine partir avec un étranger, très loin, en Bohême.

» C'est un sujet vraiment millénaire que j'ai traité là : la nécessité de faire le mariage à l'extérieur du clan. On retrouve cela dans les ballades populaires, et notamment dans la plus célèbre de toutes, la *Ballade de la parole donnée*.

» Une grande famille avec neuf garçons et une fille unique. Lorsque la mère refuse de donner sa fille en mariage à un étranger, l'un des fils, Constantin, lui promet de respecter la *bessa*, la fidélité à la parole donnée, l'engagement moral dont la violation suscitait, selon l'ancienne coutume, l'opprobre. « C'est moi qui te la ramènerai quand tu le souhaiteras », a dit Constantin à sa mère.

» Doruntine partie avec l'étranger, la guerre éclate, les neuf fils meurent, et la mère maudit ce fils qui n'avait pas respecté la parole donnée. Après cette malédiction, Constantin sortit de son tombeau pour chercher sa sœur. Ils chevauchèrent des nuits et des nuits et personne ne crut Doruntine lorsqu'elle affirma avoir été ramenée par ce frère mort depuis trois ans. (Il rit.) A partir de là, j'ai fait une enquête policière.

L'auteur nous fera soupçonner tout le monde, même le policier, dans cet étrange conte remarquablement construit, fantastique et moderne à la fois, chevauchée inquiétante vers la mort, aux côtés de la Mort, et qui sera cause de l'anéantissement d'une famille. Mais au même moment, une jeune fiancée du bourg partira rejoindre son époux dans quelque contrée lointaine, au moment même où l'on pensait que « l'idée même des mariages lointains avait reçu le coup de grâce ».

» « L'Albanie devra-t-elle modifier ses lois, ses administrations, ses prisons, ses tribunaux et tout le reste », écrit encore l'auteur de *Doruntine* devant la menace qui frappe ce pays « pris entre les deux religions de Rome et de Byzance, entre deux mondes, l'Occident et l'Orient ».

« Surtout ne cherchez pas d'allusions, conseille Kadaré alors que nous nous quittons. Doruntine a été écrit en 1979, et la *Ballade de la parole donnée* est vieille de plusieurs siècles... » Il ajoute : « Je ne trouve pas mon pays aussi isolé qu'on le dit. Je suis sûr de cela. »

Propos recueillis par
NICOLE ZAND

★ QUI A RAMENÉ DORUNTINE ? d'Ismail Kadaré, traduit de l'albanais par Jusuf Vriani, Fayard, 180 p., 69 F.